

Abdessamad El Montassir

Originaire de Boujdour, dans le Sahara au sud du Maroc, Abdessamad El Montassir utilise comme point de départ de son travail le territoire où il a grandi, zone de conflit et de guerre depuis des décennies. Ses photographies et vidéos retracent un itinéraire, une cartographie sensible, à partir du glanage méticuleux et de la transcription de poésies, de plantes, de micro-récits qui révèlent des espaces et des êtres auparavant invisibilisés.

Al Amakine est installation visuelle et sonore immersive qui se construit à la faveur des poésies transmises oralement au Sahara au sud du Maroc. Ces savoirs immatériels constituent une matière historiographique essentielle mais inconsiderée, qui relate les événements majeurs du territoire et énonce les lieux où ils se sont déroulés.

Dans *Al Amakine*, l'approche du paysage, espace traversé par différentes formes de vie, se fait par touches et fragments, oscillant entre vues en plan large et recueil de plantes endémiques, porteuses d'une mémoire spécifique de cet espace.

La pièce sonore est un extrait de poésies orales, scandée par le poète Sadam, de sons de plantes et de bruits du désert ; elle est composée en collaboration avec le musicien Matthieu Guillin. Ainsi, à la faveur d'une série photographique composée de lieux symboliques et de plantes endémiques, et d'une pièce sonore, *Al Amakine* nous invite à écouter ces voix diverses et à déambuler dans une cartographie singulière, loin du vide projeté sur les paysages désertiques.

Le film *Galb'Echaouf* interroge le surgissement d'événements traumatiques dans le corps des descendants et les possibilités pour une plante d'être une indicatrice des rapports de forces socio-politiques dans un territoire donné. A travers une énonciation multi-temporelle convoquant narrations des plantes, entretiens avec des citoyens, mythologies et récits fictionnels, *Galb'Echaouf* pose la question des transmissions intergénérationnelles qui surgissent par-delà les silences.

M'Barek Bouhchichi

Deux projets de M'Barek Bouhchichi sont présentés dans l'exposition : *Les Mains Noires* (2015) et *Muqarnas* (2022).

En 2015, M'Barek Bouhchichi réalise un projet pivot dans son travail artistique, intitulé *Les Mains Noires*. Pour la première fois à travers cette installation, il enquête sur ce que peut signifier être marocain noir aujourd'hui. L'artiste ancre sa recherche à Tamegrout, ville au sud-est de Zagora, dans laquelle des artisans noirs façonnent des poteries vertes et où la

ségrégation des espaces et de vie est latente. Initiant ce travail de collaboration avec ces artisans, M'Barek Bouhchichi crée avec eux un ensemble de sculptures à partir de matériaux simples et de procédés archaïques. Le motif de la tombe est utilisé pour évoquer les racines souterraines d'un arbre, comme pour en appeler aux liens invisibles qui relient les ancêtres et leurs secrets. La grande installation murale, *Cimetière*, évoque l'importance d'une inscription mémorielle des corps dans un lieu situé. Elle nous invite à nous tourner vers nos morts et notre passé pour tenter de comprendre les cheminements de l'Histoire. Au sol, la communauté est figurée par l'empreinte des mains de personnes noires, dont M'Barek Bouhchichi, dans un morceau de terre. Pour l'artiste en effet, la terre représente la vie, nous sommes faits de terre et nous serons terre ; et la main est un outil pensant par excellence, notamment pour les artisans. M'Barek Bouhchichi nous emmène avec ce projet derrière les montagnes, vers un carrefour de civilisations, pour observer le silence chargé d'histoire dont le Maroc moderne choisit d'ignorer l'histoire et la mémoire.

Les Muqarnas sont des éléments architecturaux en forme de nid d'abeille, traditionnels dans de nombreuses réalisations islamiques. Par des reproductions dans différents matériaux, il en dissèque la structure, rendant visible le système géométrique, mettant à nu ses rouages, la délicatesse de sa conception, le détail de ses emboitements, ses évocations artistiques et modernes possibles. Les *Muqarnas* apparaissent telles une métaphore de la société, un document silencieux et polysémique témoignant des sédimentations et des échanges culturels passés et présents.

Sara Ouhammadou

Questionnant le rôle de l'art comme outil de développement économique, social et culturel, les œuvres de Sara Ouhammadou se développent dans la collaboration active et de longue durée avec des artisan.es, porteur.r.es de techniques ancestrales, aujourd'hui économiquement dépendant.e.s de demandes souvent standardisées et folkloriques. L'enquête et la recherche sur l'histoire des symboles et les croisements culturels qu'ils révèlent, permettent à Sara Ouhammadou de proposer un espace de rencontre et de réflexion, d'évoquer la complexité et la continuité à travers le temps et l'histoire des motifs et des figures, à rebours des simplifications marketing.

Les installations *Sans titre*, du projet *Des Autres*, ont été développées lors de sa résidence Art Explora à la Cité internationale des arts à Paris en 2021. Cette nouvelle recherche, autour des contes et récits

amazighs, poursuit *Woven Unwoven*, un projet au long cours menée avec une brodeuse à Tétouan,

La grande broderie sur caoutchouc, présentée de manière à pouvoir la traverser et observer son envers et les matériaux utilisés, est l'aboutissement d'un travail réciproque de plusieurs années avec une brodeuse tétouanaise. Elle est recouverte de signes, collectés sur des tissages, des poteries, des tapis, des tatouages, qui tous parlent de la femme dans des contextes sociétaux : la jeune fille, l'épouse, la mère, la veuve. Si traditionnellement les signes brodés sont liés aux culture du nord du Maroc, Sara Ouhammadou propose ici de déconstruire une identité figée et de remonter l'histoire et le temps pour arriver à une mixité des signes, à la fois amazighs, ottomans ou espagnols.

L'installation brodée est présentée aux côtés d'une série de sérigraphies, point de départ d'une recherche sur les mythologies amazighes. Car s'il est aujourd'hui commun de projeter dans un signe une figure liées à la société ou à la communauté, les recherches de Sara Ouhammadou suggèrent que la valeur symbolique des signes dans le passé était plus grande – et ainsi la mariée pourrait en fait être déesse, figure matrimoniale qui guide la communauté. Le livre de sérigraphie propose un carnet de formes et de symboles sur fond cosmologique, première étape d'une recherche où les récits des hommes viennent se lier à ceux des dieux. La cartographie présentée en parallèle est une recherche, un ensemble d'hypothèses qui nourrissent les questions ouvertes par Sara Ouhammadou et qui viennent lier les récits et mythologies dans le temps et les géographies. Cette cartographie n'a pas valeur de document historique ni de preuve figée. En ouvrant ces chemins, elle nous laisse le soin de les arpenter.

Le titre de l'œuvre *Wassalna lilo* signifie « On en est arrivé là ». Il s'agit d'un constat d'état, celui de la société tangéroise, transformée de manière fulgurante ces dernières décennies par des projets urbanistiques et économiques impactant.

Ce récit se raconte à travers 7 «affiches tissées» fruits d'une collaboration entre Sara Ouhammadou et Mohamed, un tisserand de Tanger. L'artiste s'est conformée aux codes couleurs traditionnels des tissages nord-marocains. Ainsi Les rayures rouges et bleues continueront à respectivement représenter les montagnes et la mer, mais dans un arrangement nouveau. Dans ce projet, le blanc représente la ville de Tanger et son expansion qui vient grignoter les paysages environnants. Cet envahissement est pénible tant pour les habitants que pour l'artisan, qui a refusé de produire un dernier tissage totalement blanc, synonyme selon lui, de sa propre disparition.

Biographies :

M'Barek Bouhchichi

Né en 1975 à Akka, M'Barek Bouhchichi vit et travaille à Tahanaout près de Marrakech, où il enseigne les arts plastiques.

M'Barek Bouhchichi utilise la peinture, le volume, le dessin ou la vidéo et place ses oeuvres à la croisée des champs esthétique et social, Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions personnelles et collectives, et parmi les plus récentes récemment «Archive(s) Sensible(s)» au Cube à Rabat, «Ce qui s'oublie et ce qui reste» au Musée National de l'Histoire de l'Immigration à Paris, «Global(e) Résistance» au Centre Pompidou à Paris, «Les Mains parallèles» à la galerie Selma Feriani à Tunis, «Chant des champs/Amarg N Igran» au MuZEE à Ostende, «Les Mains Noires», Kulte Gallery à Rabat.

Abdessamad El Montassir

Né en 1989 à Boujdour, Abdessamad El Montassir vit et travaille entre Boujdour, Rabat et Marseille.

Les recherches d'Abdessamad El Montassir sont axées sur une trilogie : le droit à l'oubli, les récits fictionnels et viscéraux, et le trauma d'anticipation. Abdessamad El Montassir aborde ces questions en prenant en considération les savoirs des identités humaines ou pas -les plantes par exemple - afin de faire émerger des manières renouvelées de penser nos environnements. Son travail a été présenté dans plusieurs expositions personnelles et collectives, récemment au Jeu de Paume Lab, au Cube à Rabat, dans le cadre de Chroniques – biennale des imaginaires numériques à Aix-Marseille, de la 13ème biennale de l'Art africain contemporain de Dakar et à l'ifa-Galerie à Berlin, dans le cadre des 11ème Rencontres de Bamako, et dans le cadre de la documenta 14 à SAVVY Contemporary à Berlin.

Sara Ouhammadou

Née en France en 1986, Sara Ouhammadou vit et travaille entre la France et le Maroc.

Issue d'une famille marocaine résidente en France, la double culture de Sara Ouhammadou façonne sa pratique artistique comme un langage continu.

Sara Ouhammadou débute sa carrière comme designer pour certaines marques de luxe, avant de développer une pratique plus artistique et sociale qui aborde les défis rencontrés par les artisan.e.s marocain.e.s. et les croise avec les codes de l'art contemporain afin de mettre en perspective les réalités culturelles oubliées. Son travail a été présenté dans plusieurs expositions personnelles et collectives, récemment au Mucem à Marseille, au musée national Reina Sofía à Madrid, dans l'exposition «QALQALAH قَالْقَالَة : plus d'une langue» à la Kunsthalle de Mulhouse et au CRAC de Sète, Manifesta 13 à Marseille, «Global(e) Résistance» au Centre Pompidou et «Notre monde brule» au Palais de Tokyo à Paris.